

La femme: poésie et humour dans les chansons de Georges Brassens

YOLANDA JOVER SILVESTRE
Universidad de Almería

Resumen:

La mujer es el personaje principal de la poesía, pues de poesía se trata, de Georges Brassens. Heredero digno de los trovadores, de Villon, de Marot, de Ronsard y de tantos otros, el poeta ha cantado a la mujer con pasión, humor y sensibilidad. La mujer símbolo de la vida se opone a la “Camarde” (la muerte) con una única arma: el amor. Amor que es también su fuerza y su debilidad. No todas las mujeres son modelos de bondad o de pureza. Algunas son arpías, otras prostitutas, otras esposas y amantes fieles (o no...), pero todas son mujeres y eso es suficiente para, si no amarlas, por lo menos respetarlas. Léxico obsoleto, argot crudo o lengua culta, Brassens domina la lengua francesa para que nuestro disfrute sea pleno y satisfactorio, y si además la risa (o la sonrisa un poco forzada) acompaña esa explosión de ideas y sentimientos pues mucho mejor.

Palabras clave:

mujer, amor, humor, poesía, léxico.

Abstract:

Women are the main characters in George Brassens' songs. As a worthy poet in the tradition of the troubadours: Villon, Marot, Ronsard and many more, he has made up songs devoted to women with passion, humour and sensibility. Women, symbols of life, fight the “Camarde” (death) with one and only tool: love.

A type of love that implies both strength and weakness at the same time. Not all women are prototypes of generosity and purity. Some are harpies, some prostitutes, some loyal wives and lovers (or the opposite), but whatever the case, they are all women and therefore worthy of love, and if not love, at least respect. It is immaterial whether he employs obsolete lexis, plain dialect or elevated language, Brassens always shows a command of the French language for our enjoyment. And it is even better when he combines laughter (or a slightly forced smile) with this explosion of ideas and feelings.

Key words:

women, love, humour, poetry, lexis.

Brassens misogyne? Voilà la grande question que continuent à se poser tous les admirateurs et détracteurs de Georges Brassens depuis de nombreuses années. D'ailleurs, est-il seulement poète? Que de questions pour si peu de réponses! Vingt-huit ans après sa mort, la bataille dialectique est toujours d'actualité en France. La critique acérée des féministes surgit à cause d'une chanson “Une jolie fleur”: “Elle n'avait pas de tête, elle n'avait pas/

L'esprit plus grand qu'un dé à coudre/ Mais pour l'amour on ne demande pas/ Aux filles d'avoir inventé la poudre..." (Brassens 1993: 39) Scandale dans le bon royaume de France! et voilà notre troubadour moderne objet de la vindicte populaire. Mais comment peut-on ne pas aimer les femmes quand on chante: "De servante n'ai pas besoin/ Et du ménage et de ses soins/ Je te dispense/ Qu'en éternelle fiancée/ À la dame de mes pensées/ Toujours je pense..." (Brassens 1993:164). Les opinions sont divisées, et les exemples, pour ou contre, se valent car ils sont tous tirés, étrange chose, de l'œuvre même de notre auteur. Mais qu'en pensait Brassens?

Quand on parle de la femme, on en parle toujours en général, au fond les gens ont une opinion sur la femme en général à cause de deux ou trois femmes en particulier, et plus souvent à cause d'une seule. Moi je me fais aussi une idée générale de la femme à cause des femmes que j'ai connues. J'ai connu toutes espèces de femmes. J'ai connu des bonnes fées et j'ai connu aussi des fées Carabosse. Mais comme je suis plutôt d'une nature optimiste, je ne retiens des choses que ce qui est le meilleur, quoi. Je ne veux pas être féministe mais enfin il me semble que souvent les hommes se comportent très mal envers la femme. La femme est un être fragile, la femme est une être qui, sur le plan sexuel, n'est pas tout à fait conçue comme nous. Il ne faut pas se jeter sur elle brutalement. Enfin on peut le faire... on peut le faire, mais il faut choisir le moment où elle attend ça... (Georges Brassens 1965, Europe n° 1)

Nouveau tollé général. Décidément notre auteur, sourire en coin et air bonhomme, aime scandaliser l'opinion publique "la femme est un être fragile"! Brassens est voué aux gémonies par les féministes, sans espoir de salut et exposé à l'opprobre public. Et son maître François Villon, au-delà des siècles, lui fait un clin d'œil de connivence, lui aussi a été offert en pâture aux bien-pensants et "toute honte bue" ne s'en porte pas plus mal...

Puisque Brassens se refuse à nous faciliter la tâche, nous allons essayer, humblement, de résoudre ce problème épineux s'il en est. La Femme est le thème principal des chansons de Brassens, comme elle le fut de la plus grande partie des poésies des troubadours. Femme de chair et de sang, elle domine, accompagne, aime ou détruit l'homme. La première femme c'est la mère, sa mère. Catholique, sévère et aimante, Elvira, tout en admirant son fils, aura beaucoup de mal à accepter son franc parler¹ et lui, gentiment, lui en fera le reproche, tout en ayant au fond (tout au fond) mauvaise conscience de l'avoir déçue: "Avec impudeur ces commères/ Lorgnaient même un endroit précis/ Que rigoureusement ma mère/ M'a défendu d'appeler ici/ Gare au Gorille..." (Brassens 1993:11) et dans sa chanson "Maman, papa" c'est avec beaucoup de pudeur qu'il demande pardon: "Maman, maman, en faisant cette chanson/ Maman, maman, je redeviens petit garçon/ Alors je suis sage en classe/ Et pour te faire plaisir/ J'obtiens les meilleurs places/ Ton désir..." (Brassens 1993:65), malheureusement pour lui (et heureusement pour nous) l'on ne peut revenir en arrière, et cette enfance et adolescence sont la terre où a poussé la graine, mauvaise graine paraît-il, de ce garnement de Brassens.

1 À une amie qui lui demandait que chantait son fils elle répondit: « des bêtises ! »

Parmi toutes les femmes, trois, seulement trois, sont sages. Jeunes et jolies (elles n'en ont que plus de mérite!) elles sont si touchantes qu'elles éveillent les sentiments les plus tendres. La première, douce et polie, n'a pas l'air de se rendre compte des intentions du personnage masculin qui, traîtreusement, l'abrite sous son parapluie, mais est-elle si naïve? Nous en doutons fortement: "Je lui propose un peu d'abri/ En séchant l'eau de sa frimousse/ D'un air très doux elle m'a dit oui [...] Elle avait quelque chose d'un ange... [...] Chemin faisant que ce fut tendre/ D'ouïr à deux le chant joli [...] Il a fallu qu'elle me quitte/ Après m'avoir dit grand merci..." (Brassens 1993:13). La seconde est un personnage connu d'une BD. Il s'agit de Bécassine, la bonne bretonne, laide et simplette qui grâce à Brassens est devenue une jolie fille, hommage mérité s'il en est "Un champs de blé prenait racine/ Sous la coiffe de Bécassine [...] Au fond des yeux de Bécassine/ Deux pervenches prenaient racine [...] À sa bouche deux belles guignes/ Deux cerises tout à fait dignes/ Tout à fait dignes du panier/ De Madame de Sévigné" (Brassens 1993:174). Pourtant, l'auteur ne peut s'empêcher, à la fin de la chanson, de glisser une petite note discordante (toujours ce doute quant à l'éternité de l'amour...): "C'est une sorte de manant/ Un amoureux du tout venant/ Qui pourra chanter la chanson/ Du temps de cerises en toute saison/ Et jusqu'à l'heure du trépas/ Si le diable s'en mêle pas..." (Brassens 1993:175) ce diable là s'entend à tout brouiller, jusqu'aux plus belles amours! les poètes l'on assez chanté... Et enfin, la troisième fille est le personnage d'une chanson posthume (chantée par Jean Bertola en 1982 et Maxime Le Forestier en 1996) où Brassens, tolérant comme toujours, respecte la liberté de la femme. En amour elle doit pouvoir choisir selon son cœur et son corps, et quelque soit ce choix se sentir respectée et digne: "Toute ton école/Petite rigole/ qu'encore à seize ans/ Tu sois vierge et sage [...] Chacun te brocarde/De ce que tu gardes/Ta fleur d'oranger[...] Comporte-toi comme/ Te le dis ton cœur" (Brassens 1993: 261) pour finir par citer, avec humour, *Les onze mille verges ou les amours d'un hospodar* de Guillaume Apollinaire: "Mais si tu succombes/Sache surtout qu'on peut être passée par/Onze mille verges/Et demeurer vierge/Paradoxe à part" (Brassens 1993: 262).

Le premier amour c'est l'initiatrice, elle marque à jamais un homme et sera toujours présente dans son souvenir. Elle est la porte qui ouvre sur un éden merveilleux, et l'ennemie de celles qui viendront après car elles devront combattre ce "fantôme" qui les narguera toujours. Le souvenir embelli par les années va lui faire acquérir des qualités qu'elle n'avait sûrement pas lors de l'aventure. C'est en son honneur que Brassens écrit "La première fille": "Jamais de la vie/On ne l'oubliera/La première fille/Qu'on a prise dans ses bras [...] On a beau faire le brave/Quant elle s'est mise nue/Mon cœur t'en souviens-tu/On n'en menait pas large..." (Brassens 1993:27). Mais la passion s'éteint rapidement et fait souffrir les adolescents sensibles: "Et c'est là que, jadis, à quinze ans révolus/À l'âge où s'amuser tout seul ne suffit plus/Je connus la prime amourette/Auprès d'une sirène, une femme-poisson /Je reçus de l'amour la première leçon/Avalé la première arête." (Brassens 1993:152).

Si l'amour est un acte suprême de liberté, le mariage dépoétise la femme. L'auteur abhorre cet état là et, mettant en pratique ses idées, et fidèle à l'idéal de la poésie provençale médiévale, vivra avec la femme qu'il aime en "éternel fiancé". Pour lui, la femme n'est ni un corps à usage exclusif, ni une bonne à tout faire au service de l'homme. Sa déclaration d'amour c'est "La non-demande en mariage" qu'il dédiera à Püppchen²:

Ma mie, de grâce, ne mettons/Pas sous la gorge à Cupidon/ Sa propre flèche/
Tant d'amoureux l'ont essayé/Qui de leur bonheur, ont payé/Ce sacrilège /J'ai
l'honneur de ne pas te demander ta main/Ne gravons pas nos noms au bas d'un
parchemin [] De servante n'ai pas besoin/Et du ménage et de ses soins/Je te
dispense /Qu'en éternelle fiancée/À la dame de mes pensées/Toujours je pense.
(Brassens 1993:164)

Les femmes mariées se divisent en trois groupes. Le premier est celui des femmes fidèles de corps et d'esprit, le second celui des infidèles (groupe qui semble fort sympathique à l'auteur, preuve qu'il n'est pas rancunier...) et le troisième celui des femmes sans imagination (quel gaspillage...). L'amour est inconstant, pourtant un femme, (une seule dans toutes les chansons de Brassens!) malgré son grand âge, continue à aimer son mari. C'est la femme de Bonhomme, et la preuve vivante que l'on peut être vieille, pauvre et pourtant aimer Brassens 1993:262). "Mélancolique elle va/À travers la forêt blême/Où jadis elle rêva/De celui qu'elle aime/Qu'elle aime et qui va mourir..." (Brassens 1993:94). Le personnage féminin de "Saturne" est une femme mûre (épouse? maîtresse?) qui est décrite comme "une fleur d'automne" qui "A payé la gabelle/Un grain de sel dans les cheveux" mais qui gagne la bataille à la jolie et jeune voisine qui trouve le mari de celle-ci à son goût: "Je sais par cœur toutes tes grâces/Et pour me les faire oublier/Il faudra que Saturne en fasse/Des tours d'horloge de sablier/Et la petite pisseuse d'en face/Peut bien aller se rhabiller" (Brassens 1993:148). Saturne, qui "préside aux choses du temps" contre Vénus (la lutte est de taille!) mais c'est l'amour, spectateur attentif, qui des trois remporte la victoire! Une fois n'est pas coutume...

S'il est dans la littérature un exemple de femme fidèle, c'est bien celui de Pénélope. Pourtant (ce n'est pas sa femme, bien entendu), l'auteur la trouve bien triste cette femme fidèle qui attend son Ulysse de banlieue, bien installée dans une vie terne et sans joie, une vie étriquée et sans espoir:

Toi l'intraitable Pénélope/En suivant ton petit bonhomme de bonheur/Ne berces-tu jamais, en tout bien tout honneur/De jolies pensées interlopes? []
N'as-tu jamais encore appelé de tes v/ux/L'amourette qui passe, qui vous
prend aux cheveux/Qui vous conte des bagatelles/Qui met la marguerite au
jardin potager/La pomme défendue au branches du verger/Et le désordre à vos
dentelles? [] N'as-tu jamais souhaité de revoir en chemin/Cet ange, ce démon,
qui, son arc à la main/Décoche des flèches malignes/Qui rend leur chair de
femmes aux plus froides statues/Les bascule de leur socle/Bouscule leur vertu/
Arrache leur feuille de vigne. (Brassens 1993:106)

2 Joha Herman, la femme de sa vie.

En réalité, pour Brassens, certaines femmes sont fidèles parce qu'elles manquent d'imagination (laissons-lui la responsabilité de son opinion...), mais comment se fâcher quand c'est dit si joliment "N'as-tu jamais en rêve, au ciel d'un autre lit/Compté de nouvelles étoiles?" (Brassens 1993: 106).

Les femmes infidèles sont foison dans les chansons de l'auteur. Un mari trompé fait toujours sourire, et Brassens, dans la ligne des fabliaux et des gauloiseries, n'a aucun mal à provoquer les rires. Il faut noter que dans les chansons où l'on reconnaît sa compagne, il n'est jamais question d'infidélité ("Je me suis fait tout petit" "Saturne" "Rien à jeter"). Peut-être est-il moins tolérant qu'il ne le laisse entendre? Et s'il imagine sa femme dans les bras d'un autre homme ("Le testament") c'est toujours lorsqu'elle sera veuve "Qu'il boive mon vin/Qu'il aime ma femme..." (Brassens 1993:48), loin des yeux, loin du cœur...

Dans l'œuvre de l'auteur, il y a des infidèles gentilles et de vraies mégères, des infidèles tristes et des gaies, des agréables et des odieuses, bref, un échantillon de la réalité². Comment résister à décocher un trait aux femmes en général? Ce trait acéré atteint la cible, c'est dans sa chanson "Le gorille" "D'autant plus vaine était leur crainte/Que le gorille est un luron/ Supérieur à l'homme dans l'étreinte/ Bien des femmes vous le diront..." (Brassens 1993:12), petite vengeance générale ou simple plaisanterie? En tout cas, éclat de rire général assuré.

Il y a des métiers qui méritent de porter certains attributs qui, dit-on, déshonorent et portent atteinte à la virilité. Du temps de sa "jeunesse folle" Brassens a gardé le goût de la critique à l'uniforme. Les femmes de gendarmes, et même de pompiers, sont, par excellence, visées dans le chapitre des femmes infidèles, et si c'est avec lui qu'elles coiffent leurs maris d'un si étrange couvre-chef, la comédie n'en est que plus hilarante. Les femmes de policier veulent, dit-il, montrer leur nombril, les autres vont à un rendez-vous avec le personnage sans trop de remords de conscience (rendez-vous raté, les maris sont mis au courant). Il y a un autre secteur de la société française qui, lui aussi, est en butte aux moqueries de Brassens: le journaliste. Ces journalistes font courir la rumeur qu'il est atteint d'une maladie grave, la vengeance ne se fait pas attendre:

Entre autres fines fleurs, je compte sur ma liste rose, un bon nombre de femmes de journalistes/Qui me pensant fichu, mettent toute leur foi à me donner du bonheur une dernière fois [...] C'est beau, c'est généreux, c'est grand, c'est magnifique!/Et, dans les positions les plus pornographiques/Je leur rends les honneurs à fesses rabattues/Sur des tas de brouillons, des paquets d'invendus [] Et voilà ce qui fait que, quand vos légitimes/Montrent leurs fesses au peuple ainsi qu'à vos intimes/On peut souvent y lire/Imprimé à l'envers/Les échos, les petits potins, les faits divers. (Brassens 1993: 162-163)

Deux chansons "Bulletin de santé" et "Trompettes de la renommée" ont le même thème: les femmes de journalistes et la célébrité. Brassens était très pudique, et cette époque de sa vie (il était déjà touché par la maladie qui l'emportera) fut la proie de certains follicu-

lares (c'est ainsi qu'il les désignait) sans scrupules. En homme d'honneur, le personnage ne donne pas les noms des femmes, que chacun pense ce qu'il voudra:

Je vivais à l'écart de la place publique/Serein, contemplatif, ténébreux, bucolique.../Refusant d'acquitter la rançon de la gloire/Sur mon brin de laurier je dormais comme un loir [...] Manquant à la pudeur la plus élémentaire/Dois-je, pour les besoins de la cause publicitaire/Divulguer avec qui et dans quelle position/Je plonge dans le stupre et la fornication?/Si je publie des noms, combien de Pénélopes passeront illico pour de fieffées salopes [...] À toute exhibition ma nature est rétive/Souffrant d'une modestie quasiment malade/Je ne fais voir mes organes procréateurs/À personne, excepté mes femmes et mes docteurs... (Brassens 1993: 124)

Le comble de l'infidélité, c'est la femme du pêcheur à la ligne. La chanson "Le cocu" est tout en son honneur. Cette femme trompe son mari et n'interrompt même pas ses ébats lorsque le mari revient, fatigué d'une si longue journée de pêche. Le pauvre époux se plaint amèrement d'un tel manque de considération "Comme elle n'aime pas beaucoup la solitude/ Cependant que je pêche et que je m'ennoblis/Ma femme sacrifie à la vieille habitude/De faire, à tout venant, les honneurs de mon lit" (Brassens 1993: 95). D'autres infidèles vont jusqu'à frapper à la porte de l'homme, et sous une quelconque excuse se glissent chez lui ("L'orage", "L'amandier", "Putain de toi"), c'est l'amour sans compromis, pur plaisir des sens. D'autres épouses sont moins délicates, c'est le cas du personnage féminin de la chanson posthume "Si seulement elle était jolie". Elle est laide, squelettique, méchante, sottie, mauvaise cuisinière (c'est important), une santé de fer et infidèle! Décidément la vie d'un homme marié est dure. La vie du célibataire aussi, même si elle est pleine d'imprévus et d'aventures pas toujours appréciées par les gens de bonnes mœurs, Brassens raconte: "Moi, je n'ai connu l'amour que dans l'adultère. Étant donné que je ne pouvais épouser personne, vu qu'on ne pouvait pas, à ce moment-là, avoir de rapports sexuels avec une femme sans être obligé de lui promettre le mariage" (Vandromme 1996: 87).

Et les veuves, sont-elles bien représentées dans les chansons de Brassens? Oui, surtout les veuves joyeuses. Les autres sont bien tristes et n'intéressent que peu notre chanteur. Trois sont à peine effleurées, la quatrième est le personnage central de "La fessée". Si les femmes, certaines du moins, ont du mal à être fidèles à un vivant, l'être à un mort est au-dessus de leurs forces. C'est contre nature, et même le mari défunt ne semble pas leur en tenir rigueur. Cette situation, savoureuse et digne d'une comédie de Boulevard, devient, dans la chanson citée plus haut, une scène splendide, avec ce qu'il faut d'érotisme pour la rendre inoubliable et une forte dose d'humour pour que tous, femmes et hommes qui écoutons cette fable, riions ensemble et à l'unisson:

La veuve et l'orphelin quoi de plus émouvant?/Un vieux copain d'école étant mort sans enfants/Abandonnant au monde une épouse épatante/J'allai rendre visite à la désespérée et puis, ne sachant plus où finir ma soirée /Je lui tins com-

pagnie dans la chapelle ardente [...] Bientôt par la vertu de quelques facéties/
La veuve se tenait les côtes, Dieu merci! [...] Si mon pauvre mari détestait le
tabac/Maintenant la fumée ne le dérange pas /Mais où diantre ai-je mis mon
porte-cigarettes? [...] Ça le ferait-il revenir, ajouta-t-elle/De pousser la piété
jusqu'à l' inanition/Que diriez-vous d'une frugale collation?/Et nous fîmes un
petit souper aux chandelles [...] Regardez s'il est beau! dirait-on point qu'il
dort?/Ce n'est certes pas lui qui me donnerait tort/De noyer mon chagrin dans
un flot de champagne/Quand nous eûmes vidé le deuxième magnum/La veuve
était émue, nom d'un petit bonhomme!/Et son esprit se mit à battre la campag-
ne... [...] Mon Dieu, ce que c'est tout de même que de nous!/Soupira-t-elle, en
s'asseyant sur mes genoux /Et puis, ayant collé sa lèvre sur ma lèvre [...] re-
troussant l' insolente avec nulle tendresse/Conscient d'accomplir, somme toute,
un devoir/Mais en fermant les yeux pour ne pas trop en voir/Paf! J'abattis sur
elle une main vengeresse! [...] Ai! Vous m'avez fêlé le postérieur en deux!/
se plaignit-elle et je baissai le front piteux/Craignant d'avoir frappé de façon
trop brutale/Mais j'appris par la suite, et j'en fus bien content/Que cet état de
choses durait depuis longtemps/Menteuse! la fêlure était congénitale [...] Et
ma main vengeresse est retombée vaincue!/Et le troisième coup ne fut qu'une
caresse... (Brassens 1993: 157-158)

En vérité, dans la majorité des chansons, les femmes sont libres d'aimer qui elles veulent, sans souci de la critique sociale. C'est souvent le cas des amours bucoliques de jeunes et jolies paysannes, simples et naturelles, qui suivent l'exemple de la nature et vivent en total accord avec elle. Pas de simagrées ni de promesses d'amour éternel, mais un plaisir charnel partagé à égalité entre deux jeunes gens qui vivent au jour le jour une passion sans date de péremption. Ces femmes, accueillantes en amour et toujours bien disposées, ont toute la sympathie de l'auteur, peut-être aurait-il aimé être à la place du personnage masculin? Probablement... "On n'a plus rien à se cacher/On peut s'aimer comme bon nous semble/Et tant mieux si c'est un péché/Nous irons en enfer ensemble!" (Brassens 1993: 17). Margot, la jeune bergère est une enfant naïve (?) et sa beauté a sur les hommes du village un effet dévastateur. La beauté et la jeunesse se conjuguent pour nous présenter un tableau émouvant: une jeune femme donne le sein à un chaton orphelin. Le village (côté masculin il s'entend) est en émoi, et ce n'est pas seulement le côté esthétique qui réunit tous ces messieurs admiratifs "Quand Margot dégrafait son corsage/Pour donner la gougoutte à son chat/Tous les gars du village étaient là" (Brassens 1993: 19). Une autre Margot, plus futée rend fou l'homme qui l'aime, et il se souvient de cette passion avec délice et regret "J'ai perdu la tramontane en trouvant Margot/Princesse vêtue de laine/Déesse en sabots [] Alors j'ai mordu ses lèvres pour savoir leur goût [] J'ai croqué dans son corsage les fruits défendus [] Puis j'ai déchiré sa robe sans l'avoir voulu" (Brassens 1993: 20-21). Cupidon se cache, paraît-il, dans les verts bocages, donc toute résistance est inutile. Que peuvent faire de simples mortels contre un tel dieu? Subir encore et encore "Sur sa bouche en feu qui criait sois sage/Il posa sa bouche en guise de bâillon/Et ce fut le plus charmant des remue-ménages/Qu'on ait vu de mémoire de papillon" (Brassens 1993: 42). Jeunes peut-être, ingénues pas toujours, certaines filles comme Clairette savent jouer au jeu de l'amour tout en paraissant candides, et l'amoureux transi tombe dans le piège:

Durant son sommeil, indiscreète/Une fourmi/Se glissa dans sa collerette/Quelle infamie!/Moi, pour secourir la pauvrete/Vite je mis/Ma patte sur sa gorgerette/Elle a blêmi/Crime de lèse-bergerette/J'avais commis/Par des gifles que rien n'arrête/Je suis puni/Et pas des gifles d'opérette/Pas des demies/J'en ai gardé belle lurette/Le cou démis [...] Elle dit en baissant les mirettes/C'est moi qui ai mis/Au-dedans de ma collerette/Cette fourmi/Les clés de ses beautés secrètes/Elle m'a remis/Le ciel me tombe sur la crête/Si l'on dort. (Brassens 1993: 242-243)

Certaines filles, sûres d'elles et de leurs charmes, mènent le jeu avec une précision et un savoir faire qui laisse pantois. C'est le séducteur séduit, le chasseur chassé qui croyant diriger, suit en fait les directives (camouflées il est vrai) de ces séduisantes fausses naïves. C'est le cas dans la chanson "Dans l'eau de la claire fontaine":

Dans l'eau de la claire fontaine/Elle se baignait toute nue/Une saute de vent soudaine/Jeta ses habits dans les nues [...] Elle me tendit ses bras, ses lèvres/Comme pour me remercier.../Je les pris avec tant de fièvre/Qu'elle fut toute déshabillée [...] Le jeu dut plaire à l'ingénue/Car à la fontaine souvent/Elle s'alla baigner toute nue/En priant Dieu qu'il fit du vent. (Brassens 1993: 118-119)

En amour comme dans la vie, les nuances sont nombreuses, et dans les chansons de Brassens tous les amours ne sont pas comparables. Certains sont tranquilles, d'autres exaltés, d'autres s'éteignent rapidement, ce qui est le cas de la passion. Il faut noter que c'est toujours l'homme qui fait les frais du mal d'amour, c'est toujours le personnage masculin qui raconte (il ne faut pas le confondre avec l'auteur, tous ses amours ne furent ni aussi divers ni aussi nombreux). Des "jolies fleurs dans une peau de vache" il y en a et il y en aura toujours, cela fait partie inhérente de la condition humaine, mais ces jolies filles sont au fond admirées par Brassens, elles sont tellement vivantes, tellement intéressantes que tout leur est pardonné puisque, finalement, elles ont donné un peu de bonheur au pauvre amoureux:

Jamais sur terre il n'y eut d'amoureux/Plus aveugle que moi dans tous les âges/Mais faut dire que je m'étais crevé les yeux/En regardant de trop près son corsage [...] Une jolie fleur dans une peau de vache/Une jolie vache déguisée en fleur/Qui fait la belle et qui vous attache/Puis, qui vous mène par le bout du cœur [...] Puis un jour elle a pris la clef des champs/en me laissant à l'âme un mal funeste/Et toutes les herbes de la Saint-Jean/N'ont pas pu me guérir de cette peste [...] Je lui en ai bien voulu mais, à présent/J'ai plus de rancune et mon cœur lui pardonne/D'avoir mis mon cœur à feu et à sang/Pour qu'il ne puisse servir à personne. (Brassens 1993: 39)

C'est encore un chagrin masculin que nous pouvons voir dans la chanson "Putain de toi", la fille est plus jeune et plus expérimentée que l'homme "Aux quatre coins de ma vie de bohème/Tu as promené le feu de tes vingt ans/Et pour moi, pour mes chats, pour mes fleurs, mes poèmes/C'était toi la pluie et le beau temps" (Brassens 1993:34). Séduit, et abandonné le

plus souvent, l'homme jamais n'éprouve de colère envers la femme qui le fait souffrir. C'est le côté sombre de l'amour et il faut l'accepter car rien n'est éternel, et l'amour encore moins. Les partenaires sont tous deux conscients de jeu, car c'est bien d'un jeu qu'il s'agit. Un jeu aux règles immémoriales avec lesquelles l'humanité a joué depuis la nuit des temps et où, à tour de rôle, les êtres humains gagnent ou perdent chacun à leur tour. Vivre intensément et se souvenir, vaut mieux que n'avoir aucune expérience pour ne pas souffrir. C'est le reproche le plus dur que l'auteur fait à Pénélope dans la chanson du même titre, cette épouse modèle et son petit bonheur tranquille. Vivre et souffrir, voilà la vraie vie.

Les filles dites faciles foisonnent dans les chansons. Certaines sont admirées, d'autres honnies. Certaines seront un bon souvenir plus tard, d'autres un parfait cauchemar. Avec leurs vices et leurs vertus, leur humanité et leur cruauté, toutes méritent une place d'honneur dans le cœur de l'auteur. Les filles faciles, c'est le plaisir en liberté, l'égalité des sexes et la fraternité des cœurs. Elles vivent leur vie sans hypocrisie, leur seul souci c'est le plaisir qu'elles éprouvent et celui qu'elles donnent sans compter "La fille à tout le monde a bon cœur/Elle me donne, au petit bonheur/Les petits bouts de sa peau, bien cachés/Que les autres n'ont pas touchés" (Brassens 1993: 31). Celle qui, comme le personnage féminin de "Embrasse-les tous" va d'amant en amant, est en fait en quête de l'Amour, et pour le trouver, c'est bien connu, il faut le chercher sans défaillir, c'est ce qu'elle fait avec courage et entêtement:

Entrée libre à n'importe qui dans ta ronde/Cœur d'artichaut tu donnes une
feuille à tout le monde/Jamais de mémoire d'homme, moulin n'avait été aus-
si fréquenté/De Pierre à Paul en passant par Jules et Félicien/Embrasse-les
tous/Dieu reconnaîtra les siens [...] En attendant le baiser qui fera mouche/
Le baiser qu'on garde pour la bonne bouche/En attendant parmi ces galants
le vrai merle blanc [...] Alors toutes tes fredaines/guilledoux et prétentaines/
Tes écarts, tes grands écarts/Te seront pardonnés car/Les filles quand ça dit
je t'aime/C'est comme un second baptême/Ça leur donne un cœur tout neuf/
Comme au sortir de son œuf. (Brassens 1993: 104-105)

Les filles dites faciles ne sont jamais confondues avec des prostituées, loin s'en faut! Entre les partenaires il n'y a pas d'argent, seul du plaisir "Et pour un baiser la course/
J'emmenais mes belles de nuit/Faire un tour sur la grande Ourse" (Brassens 1993:47). Les amours rapides sont, en général, des amours de jeunesse. Les personnages vivent l'instant présent sans s'embarrasser de grandes idées. Ces filles égalent les garçons puisqu'elles ne recherchent que le bonheur immédiat, sans penser au mariage, chaque chose en son temps

Car le cœur a vingt ans se pose où l'œil se pose/Le premier cotillon venu vous
en impose/La plus humble bergère est un morceau de roi.../On rencontrait la
belle aux Puces le dimanche/Je te plais, tu me plais et c'était dans la manche/Et
les grands sentiments n'étaient pas de rigueur/Je te plais, tu me plais...Viens
donc beau militaire.../Dans un train de banlieue on partait pour Cythère/On
n'était pas tenu même d'apporter son cœur. (Brassens 1993: 131)

Il est des femmes qui sont presque parfaites dans l'œuvre de Brassens. Fortes, belles et libres en amour et en amitié, elle ne connaissent pas l'esclavage et se donnent sans préjugés. Amies, maîtresses ou simples connaissances, elles sont altruistes et généreuses. Trois femmes connues se partagent l'admiration du poète: Jeanne le Bonnicie (sa protectrice qui lui ouvrit sa maison pendant la guerre), Joha Heiman (sa compagne) "Tout est bon chez elle, y a rien à jeter/Sur l'île déserte il faut tout emporter" (Brassens 1993:178) et la femme de son ami Laville qui fut une amie, une véritable amie. Elles sont devenues des personnages de ses chansons:

Chez Jeanne, la Jeanne/Son auberge est ouverte aux gens sans feu ni lieu/On pourrait l'appeler l'auberge du bon Dieu...[...] Chez Jeanne, la Jeanne/ On est n'importe qui, on vient n'importe quand/Et comme par miracle, par enchantement/On fait partie de la famille [...] Jeanne, la Jeanne/Elle est pauvre et sa table est souvent mal servie/Mais le peu qu'on y trouve assouvit pour la vie/ Par la façon qu'elle le donne/ Jeanne, la Jeanne//On la paye quand on peut des prix mirobolants/Un baiser sur son front ou sur ses cheveux blancs... (Brassens 1993: 130)

C'est encore Jeanne le Bonnicie qui deviens la célèbre hôtesse de la "Chanson pour l'auvergnat". C'est la bonne samaritaine, celle qui aide sans rien demander en échange, celle qui, faisant la sourde oreille aux rumeurs et aux menaces, ouvre sa maison à celui qui est en danger:

Elle est à toi cette chanson/Toi, l'hôtesse qui, sans façons/M'as donné quatre bouts de pain/Quand dans ma vie il faisait faim/Toi qui m'ouvris ta huche quand/ Les croquantes et les croquants/Tous les gens bien intentionnés/s'amusaient à me voir jeûner.../ce n'était rien qu'un peu de pain/Mais il m'avait chauffé le corps/Et dans mon âme il brûle encore/À la manière d'un grand festin/ Toi, l'hôtesse quand tu mourras/Quand le croque-mort t'emportera/Qu'il te conduise, à travers ciel/Au père éternel. (Brassens 1993: 36)

Si les femmes de Samarie ne sont pas vaine littérature, d'autres par contre sont qualifiées d'un adjectif assez vulgaire: les *emmerdeuses*! Et elles sont nombreuses dans les chansons de Brassens. Il s'amuse, et nous amuse, en chantant ces petits travers féminins (il chante aussi les turpitudes masculines, en tout bien tout honneur...). Donc voici des femmes aux réactions étranges qui, malgré tout, intéressent beaucoup leurs compagnons. Il y a même une gradation dans ce domaine si particulier: les emmerdantes, les emmerdeuses et les emmerderesses (Chanson de "Misogynie à part") réponse à la critique des féministes? C'est probable. Les cas décrits sont si graves, que nous nous abstenons de faire des commentaires...

Misogynie à part, le sage avait raison/Il y a les emmerdantes, on en trouve à foison/En foules elles se pressent/Il y a les emmerdeuses, un peu plus raffinées/ Et puis très nettement au-dessus du panier/Il y a les emmerderesses/La mienne, à elle seule, sur toutes surenchérit/Elle relève à la fois des trois catégories/Véritable prodige. (Brassens 1993: 173)

A ce défaut, il faut ajouter que, selon la chanson “Quatre-vingt-quinze fois sur cent” la femme est frigide, il y a de quoi faire réfléchir ces messieurs! Mais en réalité c’est plutôt une critique aux hommes prétentieux qui ne cherchent que leur propre plaisir ”Quatre-vingt-quinze fois sur cent/la femme s’emmerde en baisant/Qu’elle le taise ou le confesse/C’est pas tous les jours qu’on lui déride les fesses” (Brassens 1993:196).

Le métier de prostituée, métier décrié s’il en est, a sa place dans les chansons de l’auteur. Ces femmes vivent de leur travail et méritent le respect. D’ailleurs, lors de l’entretien avec Philippe Némo³, Brassens laissa les choses claires à ce sujet.

Je n’ai jamais eu de rapports avec une prostituée. Je veux dire: je n’ai jamais eu de rapports avec une prostituée en payant. D’abord, j’étais contre le principe; je suis contre le commerce. C’est un truc satanique, comme disait Baudelaire, et je n’en avais pas les moyens...mais j’en eusse eu les moyens, je ne l’aurais pas fait, puisque je pouvais le faire autrement. Parce que j’aurais eu honte de faire ça.

La chanson qui devint la drapeau de ces femmes, et pour laquelle elles écrivirent une lettre en remerciant l’auteur, c’est “La complainte des filles de joie”. Pas d’amour pour ces femmes, seulement le mépris des bourgeois bien-pensants et la cruauté de ceux qui se moquent d’elles “Bien que ces vaches de bourgeois/ Les appellent des filles de joie/C’est pas tous les jours qu’elles rigolent” (Brassens 1993:121).

Il y a une femme, je dis bien une femme, qui à elle seule condense toutes les peurs: la mort. Vers 1340, la mort est présentée pour la première fois comme une horrible vieille. Ce n’est que beaucoup plus tard qu’elle sera représentée comme un squelette asexué. L’éternelle ennemie est donc de sexe féminin et a sa place dans ce travail sur les femmes. Elle est, selon la chanson, la camarade, la faucheuse, la Parque... Dans “Oncle Archibald” elle fait le trottoir devant le cimetière et séduit, exactement comme le ferait une femme vivante, cet oncle Archibald qui se laisse faire. Elle est un peu maigre, c’est vrai, mais elle a d’autres qualités...

Telle une femme de petite vertu/Elle arpentait le trottoir du cimetière/Agui-
chant les hommes en troussant un peu plus haut qu’il n’est décent son suaire
[...] Si tu te couches dans mes bras/Alors la vie te semblera plus facile/Tu y
seras hors de portée/Des chiens, des loups, des hommes et des imbéciles...
(Brassens 1993: 56)

Comment résister à de tels arguments? D’ailleurs, comme le dit si bien Brassens, leur noce était prévue depuis si longtemps... Une femme donne la vie, une autre l’enlève, ce n’est que justice et la boucle est bouclée.

Amour et femmes vont de pair. Les dames d’antan, les épouses sans histoire, les maritornes épouvantables, les amoureuses aveugles et les lubriques, les nymphomanes et les

3 Entretien avec Philippe Némo, France-Culture, 1979.

sérieuses, les belles, les laides, les pucelles et les putains, les passionnées et les frigides, les amies, les faibles et les fortes... la liste est longue, et toutes occupent une place de choix dans les chansons de Brassens. Mais cela fait-il de Brassens un défenseur de la femme ou un misogyne convaincu? Il explique sa position à Philippe Némó lors d'un entretien sur France-Culture (1979) et à la question "Il y a des jolies fleurs dans les peaux de vaches?" Georges Brassens répond "Il y en a beaucoup. Mais il y a aussi de bonnes samaritaines, et sûrement un plus grand nombre de bonnes samaritaines que de bons samaritains. La femme est, en général, plus généreuse et plus altruiste, finalement, que l'homme [...] Je l'ai constaté. Il m'a semblé qu'en général la femme est plus grande en amour que l'homme."

L'être humain est réellement le thème central de toute l'œuvre de l'auteur-compositeur. Femmes et hommes se partagent les honneurs et les critiques, acerbes souvent, mais n'en est-il pas ainsi dans la vie de tous les jours? Poésie et féminité font la paire, et cela il est très difficile de le contredire. Quant au reste, le traiter de misogyne nous semble exagéré, mais laissons à chacun la liberté de se faire sa propre opinion...

Références bibliographiques

- BRASSENS, Georges. 1993. *Georges Brassens. Les chansons d'abord. Recueil de toutes les chansons*. Paris. Librairie Générale Française.
- VANDROMME, Paul. 1996. *Brassens le petit père*. Paris. La Table Ronde.